

la psychologue « Un modèle féminin basé sur le sens du devoir, du soin d'autrui, de la famille »

La psychologue clinicienne Fabienne Glowacz est professeure à l'Université de Liège ; elle est notamment directrice du service de Psychologie clinique de la délinquance.

Il y a très peu de femmes en prison : que nous dit cet écart homme et femme ? Sont-elles à ce point moins attirées par le fait d'enfreindre la loi ?

Au niveau belge et européen, les femmes représentent en moyenne 5 % du nombre de détenus, avec depuis les années 2000, une augmentation de la population carcérale qui aurait été plus rapide du côté des femmes que des hommes. Mais quand on se réfère à ces chiffres de population en prison, on se trouve au dernier maillon de la chaîne pénale pour des personnes condamnées, un tri important a été effectué en amont. Toutes les infractions ne sont pas portées à la connaissance des autorités, tous les délinquants ne sont pas identifiés ni renvoyés en jugement, et une fois condamnés, tous et toutes ne sont pas envoyés en prison. Autant de filtres en lien avec les réactions sociales et pénales, auquel s'ajoute le filtre des stéréotypes genrés, les représentations des rôles de genre.

Il a été montré qu'à certaines époques et dans certains contextes, les femmes ont bénéficié d'une tolérance, de la clémence de la justice et sont sanctionnées moins sévèrement que les hommes, ce qui fait référence au paternalisme judiciaire. Moins de poursuites et davantage de mesures alternatives pour les femmes, condamnations moins fréquentes et peines moins lourdes : cette question du traitement différencié est complexe et à nuancer. Car être une femme peut apparaître dans les discours tantôt une circonstance atténuante, tantôt une circonstance aggravante, mais ce sont toujours les représentations de la « femme », de son rôle social, de son rapport à la violence et sa « resocialisation » qui sont en jeu.

Mais il y a quand même nettement moins de femmes délinquantes que d'hommes...

Tout à fait, tous les indicateurs (statistiques officielles, sondages...) le confirment : les jeunes filles et les femmes délinquent moins, elles commettent

principalement (et plus que les hommes) des infractions non violentes (tels que vols, infractions à la législation sur les stupéfiants...), leur criminalité est moins « grave » et moins diversifiée ; il y a moins de récidives et les trajectoires délinquantes sont plus courtes que les hommes. Oui, le rapport à la transgression est de nature différente. Les femmes sont généralement « équipées » autrement en termes d'empathie, d'impulsivité, et l'éducation genrée joue. Une seule explication ne peut éclairer ce constat, mais une approche biopsychosociale met en avant l'interaction complexe de facteurs et conditions psychologiques, sociologiques, environnementales et sociales. Malgré les évolutions contemporaines, les attentes envers les garçons et les filles restent différenciées, avec un modèle féminin basé sur le sens du devoir, du soin à autrui, de la famille, de la procréation... Les filles adhèrent plus aux valeurs prosociales et l'extraversion est moindre chez les filles que chez les garçons et ce dès l'enfance et l'adolescence. Elles se limitent davantage à des violences indirectes verbales et relationnelles, et/ou retournent la violence contre elles-mêmes (automutilation, dépression) alors que les garçons valorisent et extériorisent plus aisément la violence. Il y a une volonté de conformisation du rôle de la femme dans la société, de se conformer à la fonction de « prendre soin de », et cela constitue des freins au passage à l'acte. Il n'y a donc pas une seule explication à ce faible taux d'emprisonnement chez les femmes, mais plusieurs qui s'entrecroisent : biologique, sociale, contextuelle...

Sait-on les facteurs qui favorisent la délinquance chez la femme ?

J'aime d'abord à rappeler que les femmes sont plus victimes que délinquantes, et les femmes délinquantes sont pour la plupart marquées par une histoire de multiples victimisations et traumatismes : antécédents de violence à leur encontre, des faits de maltraitance qu'elles ont subis dans leur jeunesse, des dysfonctionnements au sein de la famille d'origine et actuelle, un milieu familial primaire défaillant. Leur criminalité est souvent en lien avec les rôles sociaux qui les occupent : on les retrouve dans des dossiers de vol, de proxénétisme, de maltraitance familiale...

Il faut également relever le phénomène émergent depuis quelques années de la délinquance en bande de filles adolescentes, notamment dans les quartiers difficiles des grandes cités. Le style des filles et des garçons a tendance à s'homogénéiser, les filles s'approprient des valeurs viriles et s'identifient à des modèles masculins. Elles passent plus souvent à l'action, reproduisent des comportements d'hostilité envers la police et de dégradations de l'espace public. Les actes délinquants ne constituent pas une fin en soi mais une manière d'asseoir une certaine place et autorité dans le groupe de pairs. Il y a donc de multiples lectures de la délinquance des femmes et des adolescentes.